



Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

11 | 2002
Varia

Les femmes chantent, les hommes écoutent.

Chants en malayalam (pattu-kal) des Kochini, communautés juives du Kerala, en Inde et en Israël

Martine Chemana



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/752>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2002
Pagination : 28-44

Référence électronique

Martine Chemana, « Les femmes chantent, les hommes écoutent. », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 11 | 2002, mis en ligne le 13 novembre 2007, Consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/752>

Les femmes chantent, les hommes écoutent.
Chants en malayalam (*pattu-kal*) des Kochini,
communautés juives du Kerala,
en Inde et en Israël¹

À travers l'étude des pratiques chantées et de la langue et du contenu des textes des chants des femmes de la communauté juive du Kerala (État situé à l'extrême sud-ouest de l'Inde), la présente étude cherche à retracer l'histoire de cette communauté et son inscription dans les contextes historico-social, religieux et culturel du Kerala. Cette recherche voudrait éclairer à la fois l'identité singulière de l'histoire de la culture de cette communauté et ses croisements avec la culture locale indienne². Étant plus particulièrement intéressée par les aspects linguistiques, musicaux et performatifs brièvement présentés ici et que je me propose d'approfondir ultérieurement,³ le présent article s'est d'abord attaché à placer les compositions et productions chantées ou *pattu-kal* en malayalam, langue du Kerala, dans le contexte

¹ L'enquête sur les chants en malayalam, *pattu(-kal)*, des femmes de la communauté juive de Cochin, appelée Kochini – forte d'environ 2500 personnes en Israël et d'une cinquantaine encore présentes au Kerala - a pu être menée en Israël durant l'été 2001 grâce à une mission du *Centre de recherche français de Jérusalem* et à la coopération du *National Sound Archives* de l'université de Jérusalem et de la bibliothèque de l'Institut Ben Zvi. Ce travail de terrain a pu être suivi d'une mission complémentaire réalisée à Cochin, Kerala (Inde du sud) en septembre 2001 grâce à l'aide financière de l'équipe de l'EPHE, *Inde Médiévale et Moderne, Textes et contextes*. Je remercie toutes ces institutions pour leur précieux soutien.

² Mes travaux cherchent à contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire des communautés juives en Inde, particulièrement dans l'histoire culturelle du Kerala, considérant plus précisément la langue et les thèmes des chants, les patronages qui ont établi et perpétué la performance et la transmission de ces pratiques culturelles en Inde et leur perpétuation, s'il en est, en Israël depuis l'installation de cette communauté dans ce pays.

³ Cette recherche a pu être menée en collaboration avec une équipe internationale qui comprend Barbara Johnson, anthropologue et folkloriste (spécialisée dans ce domaine depuis trois décennies), Ithaca College, New York, Prof. Scaria Zacharia, linguiste, Kaladi Sanskrit University, Albrecht Frenz, sanskritiste, Université de Stuttgart (je signale son ouvrage qui vient de paraître sur le sujet : *In meinem Land leben verschiedene Völker, Baustein zu einem Dialog der Kulturen und Religionen*, Schwabenverlag, Allemagne, 2002), Edwin Seroussi, ethnomusicologue et David Shulman, indianiste, tous deux professeurs à l'Université hébraïque de Jérusalem. De nombreux membres de la communauté juive de Cochin, que je ne peux citer ici tant la liste est longue, participent activement à ces travaux qui seront présentés par la parution d'ouvrages et d'articles et l'édition d'un CD inédit sur les chants des femmes. Mon rattachement aux équipes françaises *Langues-Musiques-Sociétés* (CNRS) et *Inde Médiévale et Moderne : Textes et Contextes* (EPHE) et le Groupe d'Ethnocénologie (Paris 8, MSH-Paris Nord) me permet d'inscrire mes travaux tant dans les études indiennes et judéo-indiennes, que dans les recherches en ethnomusicologie et ethnocénologie.

historique et social qui leur a donné naissance. Ces chants sont restés tradition orale populaire, chantés en famille par les femmes réunies lors des cérémonies domestiques⁴ en marge des célébrations religieuses durant lesquelles les chants liturgiques, exécutés surtout par les hommes, sont pour la plus grande partie issus de la tradition et de la langue hébraïque.

Le contact avec les membres de la communauté Kochini m'a permis de travailler sur une tradition orale encore vivante, de relever les enregistrements sonores archivés à la Phonothèque de Jérusalem ainsi que quelques documents visuels, et de travailler sur les livrets manuscrits des femmes (29 livrets d'une vingtaine à une centaine de chants). Ces trois sources permettront à terme d'établir une édition critique sur laquelle je travaille avec Scaria Zacharia et que j'envisage de traduire et de commenter.

En Israël, les membres de la communauté Kochini résident dans les villes de Jérusalem, Tel-Aviv et Haïfa, et dans le *moshav* Aviezer et à Mitzilat Zion (près de Jérusalem), le *moshav* Taoz, à Kefar Yuval au nord près de Kiriat Shemona, à Nevatim (où se trouve une synagogue rapportée de Cochin), à Sharar *moshav*, Noram, Kvar Oriya *moshav*, Yasoda Mala, Ramat Eliyahu, Rishon Lezion, Ashdod, Rehovot, Neot Mordechai.

Les Kochini dans le contexte historique et social

La communauté juive du Kerala appelée Kochini se distingue physiquement, culturellement, linguistiquement, socialement des autres communautés juives qui se sont établies en Inde, principalement sur la côte occidentale. Les autres communautés sont : celle des *Bene Israël* (vivant dans le Maharashtra et le Konkan) plus importante en nombre. On en dénombre environ dix mille dont la moitié réside en Israël (on pourra se référer aux travaux de S. Isenberg, et de J. Roland⁵). Les *Baghdadi*, communauté installée au Bengale et surtout à Calcutta depuis le 18^{ème} s., est plus réduite. Mentionnons également les petites communautés du Manipur et d'Assam appelées *Bnei-Menashe* et celle de Guntur, en Andhra Pradesh, appelée Juifs telugus, qui se proclament très anciennes, descendant des tribus perdues.⁶ Un travail de recherche sur leur histoire et leur culture spécifiques reste à faire qu'il serait intéressant à mon sens d'aborder par le biais des productions littéraires et chantées. Situons d'abord la communauté *Kochini* dans l'histoire du Kerala, région caractérisée jusqu'au début du 20^{ème} s. par un régime féodal et une société très hiérarchisée⁷, ce qui permettra de mieux comprendre comment ses pratiques culturelles

⁴ Cf. infra " a) Occasions de performance ".

⁵ Isenberg, S.B., *India's Bene Israel, A comprehensive inquiry and sourcebook*, Bombay, Popular Prakashan, 1988 et Roland, J., *Jews in British India, Identity in a colonial era*, University Press of New England, 1989.

⁶ Sur les diverses communautés, se référer à l'ouvrage général de Zetlaoui, M., *Shalom India, Histoire des communautés juives en Inde*, Paris, Imago, 2000.

⁷ Cf. Narayanan, MGS, *Perumals of Kerala, Political and social conditions of Kerala under the Cera Perumals of Makotai (c. 800 A.D.-1124 A.D.)*, Calicut, 1996, p. xi : « Les droits en usage dans les domaines de la collecte d'impôts, des sanctions diverses, de la protection de leurs institutions etc.. dont jouissaient les corporations chrétiennes, juives et brahmanes – les deux premières dans les villes et la dernière dans les villages – révèlent l'instauration du système féodal et l'établissement du système de caste particulier au Kerala. » (traduction libre de l'auteur)

et religieuses ont été intégrées depuis haute époque, jusqu'à leur départ en masse pour Israël dans les années 1950-54.

1) Carrefour de peuples

La présence en Inde des Kochini remonte à une période difficile à dater avec précision, présence signalée depuis les textes bibliques. Des relations commerciales entre les Juifs et le Kerala se seraient opérées depuis le 10^e s., époque du roi Salomon. Selon Narayanan⁸ qui cite différents passages de *l'Ancien Testament* et du *Talmud* où il est fait mention des contacts des marchands juifs avec le port de Muziris (l'actuel Kodungallur au Kerala), ils auraient eu des contacts réguliers pour le commerce du poivre et d'autres denrées précieuses. Narayanan mentionne également leur commerce avec le monde gréco-romain et le Kerala noté dans Pline, Ptolémée et Périple d'Erythrée dans les premiers siècles de notre ère. À la même période des écrits tamouls de l'académie littéraire du *Sangam*⁹ y font aussi référence.

La venue en Inde des communautés juives s'est effectuée par vagues successives, d'une part dans les premiers siècles avant et après le début de notre ère, pour développer leurs activités commerciales, et d'autre part depuis haute époque et à partir de la période médiévale, pour fuir les persécutions. Elles seraient ainsi venues du Yémen, de Babylone, de Perse et d'Israël lors de la deuxième destruction du temple de Jérusalem. À la période médiévale, nombreux viendront d'Espagne et du Portugal, de Hollande et d'autres pays d'Europe où ils sont persécutés. Au Kerala, la communauté juive, principalement installée autour de Cochin d'où son nom de Kochini, reçut un accueil bienveillant, une reconnaissance, un respect et même les faveurs des rois ou rajas locaux comme en témoignent les inscriptions sur plaques de cuivre (*shasanam*) établissant les droits, les privilèges¹⁰ et la protection octroyés par le raja Bhaskara Ravi Varman (962-1021) à son chef Joseph Rabban.

À partir du 16^e s., à l'arrivée successive des Portugais, Hollandais, Anglais et Français¹¹, un grand nombre de familles juives s'installent au Kerala. Les Portugais tentent alors de dominer les royaumes de Goa puis du Kerala (1500-1663) où ils conduisent une évangélisation forcée et poursuivent le massacre des Juifs et la destruction de leurs établissements alors situés à Cranganore (ancien port de Muziris). Les Juifs doivent s'enfuir. Ils se réfugient à Cochin en 1524 où le raja les accueille et leur octroie des terres. Il les soutient dans la construction de la

“ *The powers of tax-collection, punishment, protection of institutions etc. enjoyed by Christian, Jewish and Brahmin corporations – the first two in towns and the last in villages – reveal the beginnings of feudalism and the peculiar pattern of caste organization in Kerala.* ”.

⁸ Narayanan, M.G.S., *op. cit.* p. 161 note 170

⁹ Notamment dans le poème 149 de *Akam*, et le poème 343 *Puram*.

¹⁰ Au nombre de 72 parmi lesquels : droit princier de circuler à dos d'éléphant, d'être transporté en palanquin, d'utiliser l'ombrelle royale, d'être précédé par tambours et trompettes, de faire éloigner les castes inférieures afin de ne pas encourir la pollution par la vue ou le toucher, de chasser le cerf ; exemption du paiement de l'impôt et octroi de tous les bienfaits de l'administration royale, etc...

¹¹ Les Hollandais seront présents au Kerala après les Portugais de 1663 à 1795 et les Anglais (et une légère présence française dans le comptoir de Mahé) de 1795 à 1947, date de l'Indépendance de l'Inde.

synagogue Paradesi (1562) — mention est faite d'ailleurs dans certains chants¹² du soutien et de la présence du raja — synagogue qui a été restaurée en 1760-62 par Ezekiel Rahabi et que l'on peut encore voir aujourd'hui à l'extrémité de Jew Street dans Jew Town, à proximité d'un temple hindou, de l'église Saint-Francis et non loin d'une mosquée, ce qui dénote la grande tolérance des souverains et des diverses communautés entre elles.

Un siècle plus tard, en 1662, les Hollandais, dans une lutte menée aux côtés de l'armée du raja de Cochin et avec l'aide des guerriers juifs, arrêtent le siège des Portugais ; ce qui occasionne un second massacre des Juifs, la destruction de leurs maisons, des commerces, et synagogues, et de tous les documents, livres et témoignages divers qui auraient pu éclairer leur histoire, à l'exception des plaques de cuivre qui avaient été gardées en lieu sûr.

En échange de leur assistance militaire puissante au raja de Cochin contre les divers ennemis (les Portugais, les musulmans du Mysore et le Zamorin de Calicut), la communauté juive continue de recevoir titres et responsabilités. Barukh Joseph Levi, originaire de Cranganore, est le premier chef héréditaire ou *mudaliar* nommé par le raja. On trouve ce terme dans le *Chant d'Evarayi* dont nous avons plusieurs variantes — sous la forme corrompue de *moliaru* — ce qui peut laisser supposer que certains chants dateraient au moins de cette période. Le *mudaliar* est le représentant de toute la communauté juive responsable auprès du raja et ayant autorité légale mais non politique concernant toutes les questions internes à la communauté. Barukh Levi est associé à la construction de la synagogue Kadavumbhagam à Cochin en 1554. Son fils Joseph Levi lui succède et commence la construction de la synagogue Paradesi complétée en 1568. Signalons que le 400^e Anniversaire a été célébré en 1968 et que Indira Gandhi, alors Premier Ministre, était présente lors de la cérémonie inaugurale, ce qui indique la reconnaissance accordée à cette communauté établie depuis longue date en Inde.¹³ Puis ce titre héréditaire de *mudaliar* qui n'est transmis que dans les familles dominantes, passe dans la famille Castiel, d'abord Samuel puis son fils David. Les *mudaliar* occupent aussi les fonctions de conseillers et représentants proches des rois de Cochin, voire parfois d'ambassadeurs notamment auprès du Viceroy Portugais de Goa. Ils participent à la gestion des affaires économiques et diplomatiques. Ils sont aussi de fameux interprètes ou *tarjuman*, mot arabe que l'on retrouve en malayalam, *tarjima* signifiant la traduction.

À partir de l'installation des forces hollandaises, la communauté juive retrouve l'autonomie culturelle, la liberté religieuse et la prospérité économique dont elle avait joui jusqu'à l'arrivée et la persécution des Portugais. Cette situation se poursuit d'ailleurs sous la présence anglaise quelque peu maîtrisée au Kerala par la puissance des raja locaux. D'après Fischel, de nombreux documents concernant cette période se trouvent dans les archives de la *Dutch East India Company* (DEIC) en

¹² Référence aux chants *Paradesi Palli*, et *Chant de la construction de Paradesi Palli*, *palli* signifiant synagogue dans ce contexte. Ces chants présentent des formes malayalames archaïques qui laissent supposer qu'ils sont très anciens.

¹³ Cf. ouvrage publié à cette occasion : *Commemoration Volume, Cochin Synagogue Quartercentenary Celebrations*, Kerala History Association, Cochin, 15-19 Dec. 1968. L'activité de la synagogue aujourd'hui est réduite aux grandes fêtes de *Rosh Hashanna*, *Kippur*, *Pessah*, *Simhat Torah*, qui réunissent les quelques membres restants de la communauté (environ une cinquantaine). Le *shabbat* hebdomadaire est rarement célébré faute de *minyán*.

Hollande¹⁴. Ils témoignent des nombreuses occupations des communautés juives au 18^e s., activités commerciales (surtout commerce du poivre, du bois, de l'ambre, de corail, du riz, du coton) et métiers de services (artisans dans les domaines de la production et de la construction de bateaux et de forts, et dans la fabrication de poudre à canon et d'armes). Ils sont également bijoutiers, banquiers et agents immobiliers, enfin propriétaires terriens possédant de larges plantations de cocotiers, d'hévéas, de riz.

En 1687, le juif hollandais Mosse Pereira da Paiva visite Cochin et publie en 1688 ses *Noticias* à Amsterdam¹⁵ dans lesquelles il atteste la venue à Cochin de ce qu'on appelle aujourd'hui les Juifs blancs venant de Syrie, d'Algérie, de Jérusalem, de Perse (Shiraz), et d'Irak. Il déclare que les textes sacrés de *l'Ancien Testament* trouvés dans la synagogue Paradesi à Cochin provenaient de Juifs venus d'Aden et de Sanaa au Yémen.

Durant cette période, Ezekiel Rahabi (1694-1771) apporte une grande contribution à la communauté non seulement dans le domaine économique et diplomatique mais aussi religieux et culturel. Selon Fischel,¹⁶ ses ancêtres viendraient d'Alep en Syrie. Son grand-père et son père David Rahabi, les plus prospères des marchands de Cochin, également diplomates et banquiers, installés en 1646, avaient été au service du raja de Cochin et de la *Dutch East India Company* depuis 1664. Dans la sphère diplomatique, Ezekiel Rahabi contribue à rétablir la paix avec les rajas locaux à l'occasion de diverses situations tendues : il rencontre dans ce but en 1734 et 1742 le raja de Travancore Martanda Vama, et en 1751 le Zamorin de Calicut. En 1789, les bateaux des négociants juifs font échouer une attaque des troupes de Tippu Sultan, souverain musulman du royaume voisin de Mysore, qui essayait d'envahir le Kerala par la mer.

2) Complexité sociale

Parmi les Kochini notons la distinction faite par les intéressés eux-mêmes entre *Malabari* et *Paradesi*, les premiers qualifiés — vraisemblablement par les communautés extérieures (hindoues¹⁷, chrétiennes ou musulmanes) et plus tard par les européens — de "Juifs noirs" et les seconds de "Juifs blancs". Les *Malabari* font remonter leur arrivée et leur installation au Kerala à une époque très ancienne ; les *Paradesi* eux sont majoritairement arrivés d'Espagne et du Portugal puis de

¹⁴ Fischel, W.J., The contribution of the Cochin Jews to South Indian and Jewish civilisation, in *Commemoration Volume, Cochin Synagogue Quartercentenary Celebrations*, Kerala History Association, Cochin, 15-19 Dec. 1968, p. 15-64.

¹⁵ Cf. *Commemoration Volume, Cochin Synagogue Quartercentenary Celebrations*, Kerala History Association, Cochin, 15-19 Dec. 1968. Da Paiva fait mention de neuf synagogues : 3 à Cochin (pour 150 familles), 2 à Anguikaymal (aujourd'hui Ernakulam, pour 100 familles), 1 à Parur (pour 100 familles), 1 à Palur, 1 à Chennamangalam (ou Chenot, pour 50 familles) et 1 à Muttam (Madatankil, pour 12 familles) ; 1 autre enfin sur l'île de Tirutur où aurait vécu Ezekiel Rahabi ainsi qu'une dizaine de familles.

¹⁶ *Op. cit.* p. 25.

¹⁷ J'emploie ici le terme de "communautés" pour désigner également la hiérarchie sociale société hindoue afin d'éviter le terme de "castes" qui porte souvent à confusion. Le système d'organisation sociale s'appuie sur une telle complexité qu'il est erroné de le limiter aux clichés qui accompagnent le terme de *caste*, d'ailleurs d'origine portugaise et utilisé pour désigner cette organisation observée "de l'extérieur".

Hollande au 15-16^e s. Ces deux groupes se différencient en outre par leurs occupations et leurs liens de parenté, pratiquant chacun l'endogamie et le non-partage de la nourriture, pratiques¹⁸ en vigueur dans le système social complexe et rigide organisé en *jati*¹⁹ au Kerala, système qui s'est assoupli et ouvert depuis l'Indépendance de l'Inde et le régime communiste adopté au Kerala.

Outre cette distinction on trouve également celle des *meyuhasim* et des *meshuhrarim*,²⁰ les premiers proclamés *purs* c'est-à-dire de descendance juive attestée, et les seconds qualifiés d'*impurs*, enfants d'unions mixtes ou de mères converties au judaïsme, autrement appelés *esclaves affranchis*. Bien que je signale ces distinctions qui se sont certainement répercutées dans les rapports socio-religieux entre les diverses familles, je tiens à rester en marge des controverses animées, encore prévalentes aujourd'hui, que ces distinctions parfois soulignées à tort par les voyageurs ou observateurs extérieurs ont établi au sein de la communauté. Une fois encore, il faut les replacer dans le contexte pour comprendre leur signification précise.

Il faut enfin signaler que cette double communauté se divise encore en huit sous-groupes réunis autour de huit synagogues²¹ qui furent en activité jusqu'à la fin du 19^e s. Ces synagogues possédaient autrefois terres et revenus qui étaient redistribués aux familles selon leurs services dans la communauté. Ces biens transmis par succession indivise ne peuvent sortir de ces familles lors d'alliances avec des familles des autres groupes, ce qui explique l'absence quasi complète de mariages entre les membres des divers groupes Kochini, et *a fortiori* avec les membres d'autres communautés juives indiennes ou de toute autre communauté.

Le patronage et la reconnaissance des rajas et les diverses pratiques culturelles des Kochini que nous examinerons ci-après eurent pour conséquence leur intégration complète dans le tissu social du Kerala, établissant leur participation à la cohésion générale et une relation de réciprocité avec la communauté hindoue dominante, la

¹⁸ De nombreuses pratiques sont similaires dans les communautés hindoues et juives qu'il serait intéressant d'étudier en détail : l'observation de certaines règles de pureté afférentes aux périodes menstruelles de la femme, à la naissance, aux rituels associés au bain, aux lois alimentaires, au mariage, à la mort etc..

¹⁹ Les *jati* sont une variante complexe du système des *varna*, terme inexactement traduit par castes (cf. *supra*).

²⁰ Cf. travaux de WALTERSTEIN, M. S., "The Cochin Jewish wedding of the Malabar community in India and in Israel. Change in custom, symbol and meaning", in the Sephardi and Oriental Jewish Heritage, First International Congress on the Sephardi and Oriental Jewry, Jerusalem, The Magnes Press, 1982, 529-550 et sa thèse : "Public rituals among the Jews from Cochin, India, in Israel: expressions of ethnic identity", 1987, Univ. of California, Los Angeles, (thèse non publiée, PhD Folklore and Jewish Studies).

²¹ Trois étaient situées à Cochin (appelées les synagogues Kadavumbhagam, Tekkumbhagam et Paradesi) ; deux (également appelées Kadavumbhagam et Tekkumbhagam) à Ernakulam ; et une à Parur, une à Chennamangalam et une à Mala. Parmi les huit, seule celle de Mattancherry demeure, les autres sont soit totalement délabrées, soit vouées à d'autres usages. Deux d'entre elles ont été transportées en Israël, l'une restaurée et remontée dans le musée de Jérusalem, l'autre dans la synagogue de Nevatim où elle est en activité pour les membres des Kochini, nombreux dans ce *moshav*.

plus importante en nombre²².

Culture hébraïque dans le monde hindou : une double identité culturelle

En étudiant les textes des chants, leur langue, leur contenu et les conditions de production, on note des éléments des deux cultures, hébraïque et hindoue, qui se croisent. L'atmosphère de complète liberté religieuse et d'autonomie fait de la communauté de Cochin le centre le plus ancien et le plus actif de la culture hébraïque en Inde, bien avant les centres de Bombay et de Calcutta qui se sont d'ailleurs développés avec l'aide des membres de Cochin autour des lieux et occasions de pratiques religieuses, la première synagogue de Bombay datant de 1796 et celle de Calcutta de 1830.

Les plus riches négociants de la communauté juive se sont avérés être de généreux patrons et mécènes soutenant les aspirations culturelles, religieuses et spirituelles de ses membres. Rahabi fut l'un des plus célèbres pour sa grande ouverture d'esprit : il apporte son soutien à différents membres de la communauté sans distinction, qu'ils soient malabari ou paradesi. Il fait construire pour une dizaine de familles la synagogue de Tirutur près de Cranganore. Un chant intitulé *Tirthur Palli* consacré à la construction de cette synagogue fait mention des dates 1742 et 1757 (5503 et 5518) — vraisemblablement dates du début et de la fin de la construction — et d'Ezekiel Rahabi, qualifié ici de *dévoué chef des Juifs*.

Malgré l'hétérogénéité de la communauté Kochini qui à partir du 15^e s. brasse des Juifs d'origines ethnique et géographique variées comme on l'a vu, malgré les différentes "castes" ou classes regroupant leurs diverses occupations, tous les groupes se rassemblent autour des fondements religieux : dévotion et adhésion stricte au judaïsme biblique et aux traditions et coutumes juives, avec une liturgie relativement commune affichant quelques variantes locales. L'hébreu, enseigné à travers les textes de la *Torah* par des rabbins et savants venus spécialement du Yémen, puis de Hollande, est donc parlé et écrit par les garçons et les hommes en plus de la langue malayalam. L'étude non seulement de l'hébreu mais aussi des textes sacrés n'est pas exclue aux filles et aux femmes de la communauté, fait remarquable dans la tradition juive en général. On sait que depuis Ezekiel Rahabi un grand nombre de livres de prières et de Bibles en hébreu sont régulièrement achetés et envoyés de Hollande. Les compositions locales signalées dans la liturgie sont notamment l'œuvre de Nehemiah Motta²³. Elles sont réunies dans les *kola* ou livres

²² Les statistiques donnent généralement une proportion de 60% d'hindous pour environ 20% de chrétiens et 20% de musulmans, les juifs représentant une très petite partie de la population. Rappelons que les chrétiens et musulmans actuels sont des descendants des plus anciennes communautés respectivement syriennes (*Knanite*) et arabes (*Moplah* ou *Mappila*).

²³ Cf. WALERSTEIN, M. S. (1987, *op. cit.*) pp. 155-171. Une parenthèse pour présenter brièvement ici ce personnage dont l'histoire se perd dans la légende. Selon Rabinowitz (cité dans Walerstein), Nehemiah Motta serait un célèbre kabbaliste originaire d'un important centre du judaïsme du Yémen ; mais d'autres sources le font aussi venir d'Irak ou de Turquie, du Maroc ou de Babylone. Il demeure le seul "rabbini", chef spirituel, saint patron médiateur entre dieu et les hommes, dans la communauté de Cochin. Il est reconnu comme tel surtout par les *Malabari*. Nehemiah (aussi appelé Namya) Motta serait né aux alentours de 1570-1580 et mort en 1615 comme en atteste sa tombe dans le cimetière de Cochin. Tombe qui est encore vénérée aujourd'hui outre par les membres de la communauté juive, mais aussi par les chrétiens,

contenant la liturgie hébraïque spécifique au Kerala.

Selon N. Katz²⁴, la communauté juive de Cochin aurait trouvé place parmi les deux communautés hindoues de plus haut rang, les *brahmanes*, grands lettrés en charge du sacerdoce et de la transmission des textes sacrés, et les *Nayar*, aristocratie terrienne et guerrière, grâce à ses observances de pureté (bain, nourriture, rites de naissance et de mort) très importantes dans le monde hindou. Katz fait d'autres rapprochements²⁵ entre les croyances et pratiques religieuses et sociales du judaïsme qui leur ont permis de vivre en harmonie avec ces communautés sans toutefois compromettre leurs principes et valeurs. La communauté juive a en effet été également respectée parce qu'elle a su maintenir son identité religieuse et culturelle déjà bien établie par l'observation très stricte des nombreuses règles de la loi biblique et des coutumes afférentes au cycle de la vie observées dans les rituels domestiques, de naissance, mariages, funérailles. En nous gardant de toute comparaison hâtive, on peut voir dans son adhésion au double idéal du respect des hautes valeurs de la Loi et de la poursuite légitime de la prospérité matérielle un parallèle avec les *purushartha* de l'hindouisme.

Outre la forte influence de la langue et de la culture locales sur la communauté juive du Kerala, son unité et son identité se sont forgées autour du culte, des importantes fêtes religieuses célébrant le cycle de l'année et celui de la vie, et sont fondées sur la langue hébraïque de la liturgie accompagnant ces célébrations. Les fêtes occasionnent rencontres et donc performances de chants en communs. Les airs de la liturgie, eux, sont propres à la liturgie des Kochini, particulièrement influencée par la tradition séfarde selon certains, ou la tradition yéménite selon d'autres, ce qui reste à vérifier²⁶. Les airs des chants dévotionnels ou populaires des femmes — plus proches dans leurs mélodies et leurs rythmes des chants populaires du Kerala appelés de manière génériques *pattu-kal* — ont également eu une grande importance dans la cohésion de la communauté juive de Cochin. Dans son ouvrage, Ruby Daniel, l'une

musulmans et même par quelques hindous qui lui attribuent des pouvoirs yogiques et un certain nombre de miracles.

²⁴ Cf. Katz Nathan & Goldberg, Ellen S., *The Last Jews of Cochin*, Univ. of South Carolina Press, 1993.

²⁵ Quelques uns de ces rapprochements consistent en : hérédité de la fonction sacerdotale (dévolue aux *cohanim*), du système d'interdits alimentaires de la *kashrout* (lorsqu'ils mangent à l'extérieur de chez eux ils sont donc strictement végétariens comme le sont toujours les brahmanes orthodoxes ; pourtant l'ambiguïté est que chez eux ils mangent de la viande, ce qui est une pollution extrême dans le système hindou) ; observation stricte des règles de mariages et de pureté familiale (endogamie poussée à l'extrême), de pratiques ascétiques (jeûnes complets lors de certaines fêtes religieuses, notamment *Pessah* et *Kippur*, etc.) ; pratiques de processions lors des fêtes de *Simhat Torah* ; nœud du bijou appelé *tali* consacrant le mariage ; cérémonies étendues de mariages (qui se déroulaient autrefois pendant une quinzaine de jours, avec le bain rituel de la future épouse, la pose du henné, les invitations des familles mutuelles, etc.) ; le rôle du mari et de l'épouse lors des cérémonies que l'on associe respectivement à un prince, en l'occurrence ici Joseph Rabban et à l'épouse biblique parfaite, etc...

²⁶ Cf. article de SPECTOR, J., The music of the Jews of Cochin with special reference to Shingli Tunes, in *Commemoration Volume, Cochin Synagogue Quartercentenary Celebrations*, Kerala History Association, Cochin, 15-19 Dec. 1968, p. 177-185. Cet article est un peu dépassé aujourd'hui et nous espérons que les travaux de E. Seroussi sur les musiques séfarades et ceux en cours de M.-P. Gibert sur la communauté juive yéménite pourront éclairer ces influences.

des doyennes des femmes Kochini (elle est âgée de 92 ans) experte dans ces chants, rencontrée à Neot Mordechai, qualifie ces airs de *sacrés*. On a pu observer sur place les processus de mémorisation de ces chants : alors que Ruby Daniel et d'autres femmes de sa famille (sœur, nièces, etc.) essayaient ensemble de retrouver les airs des chants transcrits sur les cahiers en vue d'un futur enregistrement, il n'était pas question de substituer un air à un autre pour tel ou tel chant.

La période d'établissement de la communauté juive au Kerala coïncide avec l'écllosion de la *bhakti*²⁷ hindoue dans l'Inde du Sud, sous le patronage des souverains Perumal au Kerala. Chantres et saints *vishnouites* et *shivaites*, respectivement les *Azhvar* et les *Nayanar*, dans le sillage des sages, philosophes et maîtres des diverses doctrines du brahmanisme, parcourent le Tamilakam (royaume formé par les états actuels du Tamil Nadu, du Kerala, et les régions méridionales de l'Andhra Pradesh et du Karnataka) où ils se réunissent autour des temples nouvellement érigés dès les 7-8^e s. Leur dévotion s'exprime et s'intensifie de multiples manières par des hymnes, des poésies, des chants, des drames joués et dansés et des joutes philosophiques. Les célébrations mystico-religieuses et les activités rituelles quotidiennes et occasionnelles se multiplient, nécessitant un grand nombre de serviteurs dans et autour du temple. Les artistes comptent au nombre de ces serviteurs puisque toutes les formes d'art sont considérées en Inde comme des "services", des offrandes, qu'elles soient votives, conjuratoires ou porteuses de mérites. Ce mouvement de *bhakti* participera grandement au développement de la littérature et des arts dévotionnels (théâtre, danse, musique, poésie, peinture, sculpture) au Kerala.

Cet engouement mystique, qui prend racine dans une situation socio-culturelle, religieuse et politique particulière qu'il serait trop long d'aborder ici, s'estompe pendant plusieurs siècles pour réapparaître avec plus de force dans ce qui est appelé le mouvement de *renaissance* du culte de la *bhakti*, aux 15-16^e siècles, mouvement qui s'étend alors à toute l'Inde. Au Kerala il surgit parallèlement à l'établissement des Européens. Les productions artistiques et littéraires jaillissent avec un foisonnement redoublé. Nombreuses compositions poétiques, musicales, dramaturgiques et les œuvres iconographiques empreintes du sentiment dévotionnel et de la glorification de la *bhakti* voient le jour. La langue et la métrique sanskrites largement en usage pour évoquer les mythes laissent peu à peu la place à la langue vernaculaire, en l'occurrence ici le malayalam. La littérature et les arts de la scène qui se développent désormais sont fondés sur l'édification de la voie de *bhakti* qualifiée d'unique dans sa capacité de mener à la délivrance ultime ou *moksa* par l'élévation du cœur, tous ceux qui l'adoptent sincèrement, qu'ils soient riches ou gueux,

²⁷ Le terme de *BHAKTI* communément traduit en anglais par *devotion*, et que l'on peut rendre en français par amour mystique, englobe plusieurs acceptions dans le contexte hindou. La racine sanskrite *BHAJ-* indique le partage, et la *bhakti* représente à la fois une voie de salut, de délivrance absolue du monde des contingences, et un sentiment personnel, une expérience intime de relation, de communication avec une forme ou un aspect du dieu d'élection, du maître, ou du Principe suprême - sans formes, sans noms, sans qualités. D'innombrables œuvres de la littérature classique indienne, qu'elles soient sanskrites ou vernaculaires, qu'elles soient poétiques, épiques, dramatiques ou herméneutiques, sont fondées sur l'édification de la *bhakti*. C'est un concept central dans la philosophie, la religion et tous les arts en Inde qui imprègne encore la façon de vivre, la pensée et la psyché indiennes.

savants ou illettrés.

La communauté juive bien implantée au Kerala à la fin du 17^{ème} s. n'a pu rester indifférente au voisinage de cet essor littéraire et artistique et à un tel climat de ferveur. Ses premières compositions en malayalam seraient contemporaines ou tout au moins se seraient-elles développées dans le sillage de cette inspiration poético-religieuse : on peut se référer aux compositions liturgiques de Nehemya Motta et à certains chants des femmes supposés remonter à cette période pour les plus anciens. P.M. Jussay a mentionné lors d'un entretien durant ma mission à Cochin en août 2001 qu'un des chants composé à l'occasion de la circoncision d'un enfant remonterait au 18^{ème} s. d'après une date donnée, calculée selon le calendrier juif. Mais de manière générale, je préfère rester prudente en matière de datation, d'autant plus lorsqu'il s'agit de traditions populaires. Souvent en Inde, le mythe se superpose à la réalité et l'on ne distingue plus toujours clairement l'un de l'autre. On peut néanmoins retenir cette double influence mystique et littéraire, presque comme une "contagion" de la *Voie de bhakti* ou *bhakti margam* — l'un des chants est intitulé *Judarute Margam* ou *la Voie des Juifs* —, qui à mon sens touche les diverses communautés vivant au Kerala.

Les femmes chantent...

Le statut de la femme au Kerala, notamment des communautés *Nayar*, a certainement influencé celui des femmes des communautés tant juives que chrétiennes qui étaient plus fréquemment en rapport avec les *Nayar*, pour des raisons de hiérarchies et d'occupations analogues²⁸. Les femmes juives bénéficieront donc d'un certain prestige social, d'une relative indépendance et d'une éducation générale égale à celle des hommes. Sur le plan religieux, même si leur participation aux rituels reste marginale dans l'espace qui leur est réservé, elles tiennent une place complémentaire dans le chant des textes liturgiques. Sur le plan social, le système matrilineaire ou *marumakkatayam* en vigueur chez les *Nayar* depuis le règne des Perumal (à partir du 9^{ème} s.), semble avoir aussi été en usage dans les communautés juive, chrétienne et musulmane du Kerala.²⁹

Grâce à ma mission en Israël l'année dernière j'ai pu rencontrer plusieurs de ces femmes Kochini, très âgées à présent, qui se souviennent encore des chants qu'elles avaient appris de leur mère ou de leur tante. La nouvelle génération née en Israël n'a quasiment pas connaissance de la langue malayalame et la pratique traditionnelle de ces chants a disparu. La seule mémoire vivante réside donc dans les quelques femmes rencontrées qui elles-mêmes doivent parfois avoir recours aux enregistrements³⁰ faits par Shirley Isenberg ou Barbara Johnson dans les années 70-80 pour retrouver soit

²⁸ Les *Nayar* regroupent dans ses couches les plus hautes les propriétaires terriens et les guerriers, occupations également dévolues à une partie de la communauté juive.

²⁹ Je renvoie au très intéressant livre autobiographique de Ruby Daniel, écrit et publié avec l'aide de Barbara Johnson, Daniel, R. et Johnson, B.C., *Ruby of Cochin, An Indian Jewish women remembers*, The Jewish Publication Society, Philadelphia & Jerusalem 1995 (5755).

³⁰ Les archives musicales de l'université d'Edimbourg renferment une collection d'enregistrements plus anciens faits à Cochin auprès de ces femmes alors beaucoup plus jeunes par un ethnomusicologue anglais, John Levy. J'espère avoir accès ultérieurement à ce fonds qui pourrait, s'il est assez clair, nous renseigner sur divers aspects des pratiques chantées et sur les textes eux-mêmes.

Chants de femmes...

les airs, soit les paroles à partir de bribes de chants dont elles se souviennent.

a) Occasions de performances

À l'origine, les occasions de performances étaient donc comme on l'a dit plus haut lors des fêtes de famille associées aux cérémonies :

-qui précèdent et marquent le mariage, qui s'étendaient autrefois sur une quinzaine de jours,

-du nom donné aux nouveau-nés (cérémonie en usage chez les hindous),

-de la circoncision,

-de la *bar-mitzvah*,

-de fêtes religieuses comme *Pessah*, *Purim*, *Hanukkah*³¹, *Sukot*, *Simhat-Torah*, avant ou après les festins,

-de la construction et l'inauguration de synagogues (lorsque cela avait lieu, on pourra se référer aux chants dits "historiques").

Récemment, plusieurs sessions de chants ont été organisées afin de préserver ce patrimoine en déclin par des enregistrements et documents d'archives : réunis en 1995 à Nevatim par E. Seroussi et ses étudiants, et en 2001 et 2002 (sous l'impulsion de Barbara Johnson et moi-même) parmi les membres de la communauté à Nevatim, Ramat Eliyahu, Rehovot, Kiriat Shmona. Plusieurs sessions d'enregistrements à la phonothèque de Jérusalem en vue de la préparation d'un CD ont eu lieu durant l'été 2001 et continuent jusqu'à sa parution envisagée en février 2003 à Cochin. Une brève présentation publique en présence de nombreux membres de la communauté Kochini, heureux de renouer avec leurs racines culturelles, a également eu lieu avec le soutien de l'Institut Ben Zvi en août 2001. Une autre rencontre en juillet 2002 en Israël organisée par la communauté Kochini et B. Johnson et S. Zacharia a été mémorable. Elle a été suivie d'un séminaire sur le thème des chants populaires en malayalam qui s'est tenu au Kerala le 3 septembre 2002 en présence de plusieurs universitaires linguistes et folkloristes. La traduction en hébreu de ces chants est en préparation par Ophira Gamliel, étudiante à l'université de Jérusalem. Toutes ces recherches et activités autour du folklore de cette communauté juive indienne dénotent le besoin de reconstruction d'identité³². Les conditions de performance sont aujourd'hui surtout créées pour raviver ces chants dont la mémoire risque autrement de disparaître. Elles ont le mérite également de réunir ces communautés dispersées et de redonner quelque peu vie aux spécificités de la culture indienne qui nourrit une partie de leur identité.

b) Interprètes

Ces chants s'inscrivent dans la tradition populaire ou *folk arts*, tradition ancienne de chants populaires au Kerala, de diverses communautés tant hindoues que

³¹ Une cassette vidéo a été réalisée en Israël montrant les femmes réunies lors de la fête de *Hanukkah* : elles dansent en rondes avec des chorégraphies très simples, et des frappements de mains en rythme, en chantant. Ces danses et ces rythmes typiques du Kerala rappellent les danses en rond *kaikuttikali* accompagnées de chants folkloriques en malayalam des femmes hindoues lors de la fête d'Onam et autres fêtes au Kerala.

³² Voir l'article de Shula Kopf dans le *Jerusalem Post* du 20 septembre 2002 "Pearls of ancient wisdom".

chrétiennes, musulmanes et juives. Précisons que cette activité n'est pas une fonction au sens "d'emploi"³³ et n'est soutenue par aucun patronage que celui de l'écoute attentive de la communauté dans son ensemble et des hommes en particulier — d'où le titre du présent article. Une partie du répertoire semble représenter une offrande artistique sacrée à l'instar de tous les chants dévotionnels (aussi qualifiés d'"auspiceux") dans les diverses traditions indiennes qu'elles soient religieuses ou profanes, classiques ou populaires.

Les femmes sont les seules à chanter en malayalam, mais les hommes qui les écoutent connaissent aussi les chants, ce que l'on a pu observer dans le processus de re-mémorisation : les hommes présents se souvenaient de mots ou des mélodies lorsque les femmes les avaient oubliés. À la différence d'autres communautés juives dans le monde, les femmes Kochini participent parfois aux chants liturgiques en hébreu à la synagogue³⁴ — auxquels elles ont été initiées — comme j'ai pu encore l'entendre dans la synagogue de Cochin lors des fêtes de Kippour en septembre 2001, particulièrement la très enthousiaste Sarah Cohen aujourd'hui la doyenne à Cochin, qui a enseigné à bon nombre de jeunes filles et jeunes femmes lorsqu'elles vivaient au Kerala.

c) Supports

Les chants font ainsi partie de la riche tradition orale indienne. Bien qu'uniquement transmis de cette manière, ils sont également consignés en malayalam, dans des cahiers, de la main des femmes elles-mêmes, ce qui démontre le degré d'éducation qu'elles ont pu avoir, même à une période précédant l'alphabétisation générale³⁵. Ces cahiers qu'elles appellent elles-mêmes *pustakam* sont à distinguer des *kola*, livres d'hymnes et de prières religieuses. La conservation de ces cahiers, dont on a retrouvé vingt-neuf exemplaires originaux parmi les femmes contactées durant la recherche (et qui sont aujourd'hui photocopiés et conservés dans les archives de l'Institut Ben Zvi à Jérusalem), montre à quel point ces chants avaient une grande importance dans le patrimoine des femmes qui les ont transmis de mères en filles. Chaque femme copiait les chants et en ajoutait lorsqu'en diverses occasions elles en apprenaient de nouveaux. Elles les transportaient toujours avec elles lors de ces occasions.³⁶

³³ Dans certaines communautés au Kerala, le chant des femmes peut être une occupation "rémunérée". Il peut avoir diverses fonctions selon les communautés, les occasions, les commanditaires, etc..

³⁴ Shiloah, A *Les traditions musicales juives*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1995 sur les traditions musicales juives. On peut se référer également à I.Z. Idelsohn, A. Herzog, H. Roten, E. Seroussi. Shiloah ne mentionne pas les chants des femmes. A Cochin, outre l'exécution des chants populaires, certaines femmes participent à la liturgie. Les femmes du Yémen chantent aussi lors de cérémonies de mariages (j'ai pu écouter des enregistrements sauvegardés à la Phonothèque de Jérusalem). Il serait intéressant d'approfondir les traditions musicales des femmes lorsqu'elles existent dans les diverses communautés.

³⁵ Grâce à l'ouverture d'esprit de ses rajass, le Kerala est l'une des seules régions en Inde, et ce bien avant le mouvement général d'éducation, où l'alphabétisation est quasi complète tant pour les hommes que pour les femmes.

³⁶ Cf. articles de Jonhson, Barbara : "They carry their notebooks with them": Women vernacular Jewish songs from Cochin South India", traduit en hébreu pour *Pe'amim: Studies in Oriental*

d) *Corpus* et thèmes

On dénombre plus de 200 chants dont on ne connaît que très rarement, et par supposition, les auteurs. On ne peut savoir non plus si les compositeurs étaient des hommes ou des femmes, mais il semble que quelques-uns aient été effectivement signés par des hommes. Selon Jussay (1985), les chants des Juifs et des chrétiens dits *Knanites* (Cananéens ou Nestoriens, premiers chrétiens syriens, qui constituent un large groupe des chrétiens du Kerala) présentent des similitudes linguistiques et thématiques. Certains de leurs airs sont similaires et s'apparentent aussi aux airs des chants populaires hindous du Kerala. Mais l'influence originelle ne peut être déterminée.

Jussay classe les chants juifs en cinq groupes selon leurs thèmes (comme pour les chants *knanites*). Il s'agit des thèmes : historiques, nuptiaux, bibliques, dévotionnels, et divers, tirés de contes populaires locaux qui édifient les principes moraux en relation avec la culture locale.

Les chants dits "historiques" traitent de la construction des diverses synagogues Tekkumbakam et Kadavumbakam de Cochin, d'Ernakulam, de Mala et Parur sous le patronage des rajas locaux.

Les chants bibliques racontent de manière très brève les grands mythes fondateurs du judaïsme biblique avec cependant une couleur locale. Dans l'un d'eux on trouve une description qui pourrait être celle d'un mariage hindou ou chrétien : "dans un *pandal* élevé pour le mariage il y a un plateau de feuilles de *betel*, des récipients de pâte de *santal* et de *kumkum*, de l'huile de sésame et de noix de coco pour les lampes à huile", la description de paysage kéralais, de coutumes (le fait de ne pas toucher du pied quelqu'un que l'on respecte, l'usage du *tali* noué pour clore la cérémonie de mariage, l'observation du moment auspiceux ou *muhurtam*, coutume hindoue). Quelques indications pourraient suggérer les époques durant lesquelles ces chants ont été composés.

Les chants dévotionnels sont des invocations au Dieu unique, appelé *alam chamacha* ou *alam patacha*, le créateur de l'univers ; *adiperion*, le Tout-Puissant ou le Tout-Premier ; *alaha nayan*, le Seigneur ; *alaha nayan tan tunayale*, par la grâce de Dieu ; *adiperia nayan tante ekalarulale*, aux ordres du Tout-Puissant ; *onnaya nayan*, l'Unique ; *vazhutaya nayan*, le seigneur de la Vie ; *tampuran mumbake*, en la Présence du Seigneur. *Nayan* est aussi le terme utilisé par les chrétiens tandis qu'on trouve souvent *Gnayan* utilisé par les Juifs : l'origine de ces deux termes qui ne seraient selon Jussay (1985) utilisés dans aucune autre communauté demeure obscure.

Les chants sionistes font d'une certaine manière partie de cette catégorie. Ils sont bien antérieurs au mouvement sioniste apparu à l'époque de la création de l'Etat d'Israël ; ils font référence à la beauté, à la sainteté et à la prospérité de la Terre Promise de Zion et répètent à l'envi le plus cher désir de tout hébreu d'y retourner. Cette foi solidement ancrée qui a motivé le mouvement d'*aliyah* général de cette communauté justifie le grand nombre de chants composés sur ce thème, tant les plus anciens que ceux composés à l'époque de la création de l'Etat d'Israël, avant et même

Jewry, 82:64-80, Jerusalem, Spring, 2000 et "Till the women finish singing": Historical overview of Cochin Jewish women's Malayalam songs, *Journal of Indo-Judaic Studies*, vol. 4, 2001.

bien après leur départ de Cochin.

Quelques productions d'inspiration sioniste trouvent leur source dans le contact que les juifs de Cochin entretiennent déjà au 18^{ème} s. (vers 1740) avec les autorités rabbiniques de la *Terre Promise* à travers les *Shlichim*, messagers de Zion envoyés de Jérusalem, Safed, Tibériade, Hébron pour récolter des fonds et resserrer les liens avec la communauté juive dans le monde, notamment en Inde, à Cochin et ailleurs en Asie. Mais c'est en 1901 qu'une relation directe établit ce lien vers *Zion* par une lettre de Naphtali Eliahu Rahabi — descendant de Ezekiel Rahabi, né en 1863 — à Théodore Herzl. Il propose une somme d'argent de toutes les communautés juives indiennes (les Bene Israël sont une communauté relativement pauvre à l'exception des Sassoon) pour soutenir le mouvement sioniste. Naphtali devient une autorité dans l'histoire de sa communauté. Il correspond avec des savants juifs en Inde et en Europe, et contribue à la "*Jewish Chronicle*" à Londres. Il écrit l'histoire de sa famille Rahabi en 1910, et réédite les recueils de chants, d'hymnes (*piyutim*) pour les mariages, circoncisions et autres cérémonies du *Minhag Shingli* (Cochin), le "*Huppah Hattanim*" publié à Bombay en 1917 par David Yahuda Ashkenazi.

Les chants de mariage ne sont pas liés à la cérémonie de mariage proprement dite mais aux nombreux rites qui la précèdent, l'accompagnent et la suivent : bain rituel, dessin du henné, visite du futur époux à la famille, préparations culinaires diverses, etc. Les chants incluant le nom du futur époux rappellent toujours le prince Joseph Rabban, époux modèle. Un chant mentionne la venue du raja de Cochin qui a fait l'honneur d'assister au mariage d'un chef de la communauté. C'est une louange au raja et au prestige du "prince" de la communauté (en référence à Joseph Rabban ou au chef *Mudaliar*). En cela le poète reflète une société et ses patrons mais le contenu des chants ne peut en aucun cas être pris dans une dimension historique.

Une observation intéressante de Fischel,³⁷ qui pourtant ignorait complètement les chants des femmes n'étant pas familier avec la langue malayalam, semble pourtant y faire référence. Il dit que lorsque l'on analyse les productions littéraires des Juifs de Cochin, préservées dans les archives officielles ou dans les collections privées, on est confronté avec un genre, une texture et une typologie qui leur sont spécifiques. Il ramène à travers ces écrits les activités littéraires et culturelles des chefs de la communauté qui mettaient l'accent sur la force de leur résistance, la fortification de leur identité juive, infusant aux divers membres une certaine fierté et un sens des valeurs spirituelles qui leur a permis de se défendre en toutes circonstances et de protéger la survie de la communauté dans son ensemble. Je renvoie à Fischel qui énumère les diverses productions³⁸, de la poésie liturgique aux chroniques

³⁷ *Op. cit.* p. 52 dont je donne ici une libre traduction.

³⁸ La poésie purement liturgique des *piyutim*, *pizmomim*, *slikhot*, *azharot* et les compositions *halachic* des traités sur les règles du *sabbath*, et des jours de fêtes, de la *kashrout*, et de l'éthique ; les chroniques historiques dans d'autres *piyutim* et *pizmonim* faisant référence aux plaques de cuivre (traduites en malayalam et translittérées en hébreu par Ezekiel Rahabi), à la description d'événements historiques (établissement des premiers peuplements, construction de synagogues à Cranganore ou Shinkali, leur destruction par les Portugais aidés des musulmans, etc.) ; la fameuse lettre de 1768 d'Ezekiel Rahabi répondant en hébreu à 11 (ou 13) questions posées par le marchand et banquier juif hollandais : Tobias Boaz de La Hague. Dans cette *Epistola Jecheskiel Rachabi ad Tobias Boaz*, les questions traitent de divers aspects des communautés juives de

historiques en passant par les lettres. Signalons enfin les activités de presse en hébreu, exécutées surtout dans les villes de Bombay et Calcutta depuis le début du 19^{ème} s. par les Juifs de Cochin. Peu de livres sont imprimés (en hébreu et malayalam) à Cochin même : en 1877, Joseph Daniel Cohen, kochini originaire de Bagdad, publie six petits livres dans ces deux langues sur la tradition locale, *minhag Shinkali (Shingli)*.

e) Structure musicale des chants

Une étude approfondie reste à faire³⁹, mais on peut à présent dégager quelques grands traits. Il n'y a pas de musique ou d'instrument en accompagnement des chants. Seul le frapement des mains donne le rythme, particulièrement dans une série de chants exécutés pour Hanukkah. J'ai pu identifier les rythmes de certains chants comme typiques du Kerala ; ils suivent des cycles ou *tala* de huit, dix ou quatorze temps, ou correspondent à des chants de bateliers *vanchipattu*, de rondes *kaikuttikali*, etc.

Les Kochini utilisent le terme de *raga* (mode musical, terme utilisé pour toute tradition musicale indienne) pour désigner les airs mais ceux-ci ne ressemblent en rien aux *raga* de la musique savante *hindoustani* ou *karnatique*, respectivement du nord et du sud de l'Inde, tels qu'on les connaît depuis le 17^{ème} s. Ils sont plutôt à rapprocher de la tradition musicale populaire des *pattu-kal*, chants populaires ou "*folksongs*" tant des hindous que des chrétiens (et il semblerait des musulmans) du Kerala, particulièrement pour leurs rythmes spécifiques à la musique traditionnelle *sopana* et aux divers ensembles musicaux (surtout de percussions) du Kerala. Il faudrait aussi pouvoir comparer certains airs avec les "*pana*" ou chants de la musique ancienne tamoule et malayalie.

Les mélodies et les rythmes, les motifs, la structure des intervalles et les modalités en usage sont-ils choisis en fonction du texte, des circonstances et contextes de production ? Sont-ils influencés ou non par le folklore local ou davantage par les chants hébreux ? Quelle est la part d'interprétation individuelle (peu développée cependant car les chants sont exécutés en groupe) ? Est-elle perceptible dans le mode de transmission et lors de la création présumée ? La rythmique est-elle liée à l'exécution de danses ? Peut-on voir des influences anciennes de la musique indienne du sud, et laquelle en particulier, ou bien de la musique des Juifs yéménites qui se seraient installés au Kerala à haute époque ? Selon l'étude un peu datée de

Cochin qui incluent : leurs traditions, leur établissement initial à Cranganore, leur histoire, leurs croyances, coutumes et pratiques, leurs fêtes, les divisions en Juifs noirs et Juifs blancs, leurs synagogues, leurs relations à la Diaspora juive en Europe et en Asie ; enfin d'autres chroniques écrites en hébreu par différents visiteurs (18^è-20^è siècles) : respectivement celles de Yahya b. Abraham Sharaf Halevi, en 1781, Claude Buchanan en 1808, Rabbi David b. Beth Hillel en 1829, Jacob Saphir en 1860, Shlomo Reinman en 1884 ou de descendants locaux comme Moses David b. Sarphati en 1831, et Naphtali Eliahu Rahabi, descendant d'Ezekiel en 1910 et parmi la communauté de Cochin elle-même comme A.J. Simon, A.B. Salem, S.S. Koder, Hallegua au 20^è siècle.

³⁹ Une typologie des structures musicales rythmiques et mélodiques pourra être établie en collaboration avec des ethnomusicologues, O. Tourny, F. Alvarez-Pereyre, E. Seroussi, K. N. Panikkar, et d'autres spécialistes des musiques traditionnelles à la fois indiennes et juives.

Spector, ethnomusicologue, qui a principalement étudié la liturgie⁴⁰, il y aurait quatre types d'airs dans la musique des Kochini (qu'elle qualifie de *Shingli tunes*). Il reste encore de nombreuses questions à clarifier.

f) Langue malayalame :

Des hypothèses de recherches sur les usages lexicaux et syntaxiques, sémantiques, stylistiques et rhétoriques en usage dans les chants ont été émises par le linguiste Scaria Zacharia, directeur du département de Linguistique et de Malayalam de la Sanskrit University of Kaladi au Kerala, également spécialiste des traditions orales. Les usages trouvés dans la langue parlée par les Kochini les plus âgés, résidant en Israël depuis 1954, éclairent aussi certains usages des chants qui présentent des variantes. Mais les nouvelles générations ne sont plus en contact avec le malayalam et il faudra, dans les quelques années à venir, mener l'enquête sur les textes transcrits auprès des membres de la communauté afin de recueillir des éléments linguistiques encore en vigueur.

Diverses références linguistiques⁴¹ permettent de faire remonter les chants les plus anciens à la période médiévale de renaissance de la *bhakti* (cf. supra) — voire à une date encore plus antérieure si l'on considère les usages morphologiques de la syntaxe archaïque du malayalam et le lexique dravidien, notamment l'usage de termes tamoul — mais sans pouvoir encore dater de manière sûre.

Par exemple : dans l'un des chants historiques, le nom de *Chirikantanagar* n'est utilisé que dans les chants juifs pour indiquer la ville actuelle de Kodungallur ou Cranganore. Cette large cité portuaire avait de nombreux quartiers, chacun connu sous des noms différents qui seront parfois retenus comme le nom de la ville elle-même (dans divers documents, commerciaux ou littéraires, voire épigraphiques) suivant les périodes : *Muriacod* ou *Muziris* désignerait en fait le nom du quartier où se trouvait le palais du roi Cera ; *Tiruvanchikulam* serait le nom du quartier du temple, *Shingli* celui du quartier juif etc. On peut se référer à ce sujet à l'article de P.M. Jussay "*A Jewish settlement in Medieval Kerala*"⁴² dans lequel il fait mention d'un palais appelé aujourd'hui "*Srirangapuram*", situé entre *Muriacod* et *Tiruvanchikulam*. Il suppose que c'est le palais lui-même que l'on appelait à l'origine *Chirikandanagam* — nom également d'un bras de la rivière Periyar. Jussay signale d'ailleurs que c'est près de ce cours d'eau en face de la synagogue de Chennamangalam que la pierre tombale de Sarah a été trouvée. Jussay indique aussi que les productions de la poésie liturgique composées et chantées par les hommes édifient à la fois les principes

⁴⁰ Il faut rappeler que les femmes reçoivent un certain enseignement de la *Torah* dans son ensemble et surtout des *parashiot* (prières hebdomadaires de la *Torah* à chanter sur des airs spécifiques) par un *melamed*, ou maître, qui se rend dans les maisons autant pour l'étude des garçons que des filles. Ces airs ont pu aussi entrer en ligne de compte dans les airs des chants malayalams.

⁴¹ Plusieurs termes communs aux communautés hindoues, chrétiennes et juives sont utilisés comme *tarutaikkal* : les anciens, *tasiyote* : avec joie, *bava* : père (*vava* chez les juifs), *mesri*, l'Égypte, *varughese*, acte religieux méritoire (*varam* ou *vazhuvan* chez les hindous), pour les juifs on trouve *bareed* ou *vareed* (forme corrompue de *brit*), aussi utilisé pour la circoncision, *brit mila* en hébreu. Concernant les aspects purement linguistiques du malayalam, je me réfère aux communications faites par Scaria Zacharia et P.M. Jussay. Je les en remercie vivement.

⁴² Cf. *supra*, note 29.

religieux et les chroniques historiques. On retrouve ces tendances dans les chants dits populaires des femmes ce qui laisse supposer qu'une partie de leurs compositions étaient vraisemblablement faites par des hommes, peut-être ceux mêmes qui composaient pour la liturgie et la paraliturgie.

On trouve par ailleurs dans les chants des mots et expressions empruntés au tamoul et au sanskrit, mais aussi à l'hébreu et à l'araméen, à l'arabe, au ladino, au portugais et à l'espagnol. Rappelons comme le précise Zacharia⁴³, que les communautés juives comme les musulmanes et les chrétiennes syriennes (ou *nazrani*, terme arabe pour désigner les chrétiens dont la langue liturgique est l'araméen) étaient parmi les premières communautés à parler malayalam au Kerala, langue qui ne se distinguera du tamoul qu'à partir du 9-10^{ème} s. de notre ère. Il en déduit que le développement linguistique et littéraire des communautés juives serait très ancien, parallèle à la culture locale, étant donné le statut élevé et le respect prodigué à ces communautés qui ne chercheront pas à vivre cachées ou séparées de la société hindoue.

Conclusion

Les chants des femmes Kochini s'inscrivent dans l'évolution culturelle et religieuse du Kerala et dans l'affirmation de sa langue et de sa culture. Placés dans le contexte de ferveur environnante ou de *bhakti* qui baigne le Kerala et l'Inde dans son ensemble pour des raisons probablement politiques mais aussi sous l'impact d'un essor artistique et littéraire propre à l'histoire de l'art indien, ils constituent un objet de recherche important dans le cadre des études indiennes. Mais nombreuses sont les questions qui demeurent quant à leur histoire, leurs particularités linguistiques, musicales et culturelles, dont les réponses nécessitent une étude plus approfondie non seulement des traditions du Kerala mais aussi des diverses traditions religieuses et culturelles des autres communautés juives indiennes. C'est sur quoi veut ouvrir la présente recherche. Elle aura, je l'espère également, le mérite d'éclairer certains éléments de la tradition hébraïque si vaste et diversifiée dans ses pratiques et croyances. Enfin, elle permettra de contribuer à sauvegarder un patrimoine oral à la fois linguistique et musical, témoignages de la longue, pacifique et prospère présence des communautés juives en Inde.

Martine Chemana

⁴³ Communication non publiée, 6th International Conference Misgav Yerushalayim à l'Université hébraïque de Jérusalem, le 15/6/2000.